

DOI: 10.31178/RCSDLLF.12.2

La pratique de la lecture, un jeu pour la connaissance de soi. Étude de cas : Simona Popescu et Annie Ernaux

ADNANA GIROUD¹
Sous la direction de LIDIA COTEA

Abstract

Reading is a true indicator of the social history of literary reception, with great heuristic value. The evolution of the female act of reading translates the evolution of the practices which found the emancipation of a whole social category, but also the evolution of the relationship of a person to herself, therefore the access of the individual to his interiority through the paradoxical discovery of otherness.

This article will study the different stages of the transformation of the female reading gesture over the centuries, with the aim of showing how the historical-cultural reorganization – represented by the two waves of female literacy and the important social movements of the 18th century – has fundamentally influenced the reading practices and the reception activity. It will also insist, thanks to a case study, on the transsubjective valences associated with the act of reading, which allow the conversion to oneself of the individual by the readjustment of the initial socio-cultural capital and the access to a form of transpersonal truth, a self-reflective approach that combines reading and playing.

Keywords: feminine reading, cultural history, self-conversion, transsubjectivity, Simona Popescu, Annie Ernaux

La lecture est un véritable indicateur de l'histoire sociale de la réception littéraire, ayant une grande valeur heuristique. L'évolution de l'acte féminin de lecture traduit, en réalité, l'évolution des pratiques qui fondent l'émancipation de toute une catégorie sociale, mais aussi l'évolution du rapport de l'homme à lui-même, donc l'accès de l'individu à son intériorité à travers la découverte paradoxale de l'altérité. J'évoquerai, dans une première partie de ce travail, les différentes étapes de la transformation du geste de lecture féminine au cours des siècles, dans le but de montrer comment la réorganisation historico-culturelle – représentée par les deux vagues d'alphabétisation féminine et les mouvements

¹ Professeure de français dans l'Académie de Lyon et doctorante à l'Université de Bucarest, École doctorale « Études Littéraires et Culturelles ».

sociaux importants du XVIII^e siècle – a fondamentalement influencé les pratiques de lecture et l’activité de réception dans son ensemble. J’insisterai, ensuite, sur les valences transsubjectives associées à l’acte de lecture, qui permettent la conversion à soi de l’individu par le réajustement du capital socioculturel initial et l’accès à une forme de vérité transpersonnelle, une approche autoréflexive qui associe lecture et jeu. Dans la dernière partie de cette analyse, j’étudierai de près les écrits autobiographiques de deux auteures contemporaines – Annie Ernaux et Simona Popescu – relevant de deux espaces culturels relativement différents, français et roumain, afin d’analyser les mutations quasi identiques que l’acte de lecture implique chez les deux narratrices lectrices.

I.1. Pratiques de lecture : tour d’horizon historique

Dans « Lire au féminin », Daniel Fabre rappelle qu’après la légitimation de l’activité de lecture féminine par la représentation de la Vierge lisant au XIV^e siècle, l’offre de lectures s’élargit et, dès lors, le paradoxe du livre se manifeste : il est à la fois la source de la vraie connaissance et de la bonne conduite et le réceptacle de l’erreur et de l’immoralité. S’impose, par conséquent, un contrôle des lectures féminines afin de limiter les effets contradictoires de la lecture (une censure adressée par les Réformes protestantes et catholiques des XVI^e et XVII^e siècles non seulement aux clercs tentés par les hérésies ou l’incroyance, mais surtout aux femmes). Apparaissent également des représentations des femmes lectrices qui semblent aussi confirmer, de manière plus ou moins explicite, la nécessité d’encadrer et de discipliner la lecture féminine, soulignant également les innovations, les émergences et les transformations qui ont surgi et se sont développées à travers la relation entre la femme et le livre. Si au Moyen Âge on assistait à une sacralisation de l’objet livre, au XVI^e siècle les tendances se sont inversées, et l’apparition du personnage de Marie Madeleine pénitente et lectrice dans l’iconographie (où l’activité de lecture est souvent associée à la sensualité et à la nudité) a confirmé la désacralisation du rapport au livre : « Le livre a été domestiqué, puis associé à une nudité séductrice [...] et enfin lui-même mis à nu »².

La présence de Marie-Madeleine révolutionne ainsi la représentation iconographique du lecteur en plusieurs sens, puisqu’elle initie la posture du lecteur solitaire et exhibe également l’éphémérité de l’objet livre, qui n’est plus traité avec précaution et peut donc être remplacé. Comme ce sera le cas au XVII^e siècle, le livre devient un objet profane, de consommation, et ne sera plus manipulé avec le même soin par les lecteurs. Dès lors, les postures de lecture se multiplient (la lecture au lit au XVII^e siècle, la lectrice nue ou semi-nue, rêveuse,

² Daniel Fabre, « Lire au féminin », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 11/2000, document consulté en ligne : <https://journals.openedition.org/cliio/219> (dernière consultation : 15/07/2022).

solitaire au XVIII^e siècle), devenant de plus en plus intimistes et intimes, expliquées, d'une part, par des justifications référentielles (narratives ou symboliques) et, d'autre part, par un jugement moral ou une intention érotique ou subversive. De plus, la fréquentation de la poésie ou du roman par de jeunes lectrices introduit une rupture profane et un éloignement des schémas existentiels habituels. Dans ce contexte, les lectrices façonnent leur personnalité à travers leur rapport exclusif au livre, ce qui entraîne une véritable révolution de la lecture. Pour Daniel Fabre, le vrai danger ne réside pas dans le contenu de la lecture (donc dans le roman), mais dans ce qu'on appelait en Allemagne, à la fin du XVIII^e siècle, « *la lesewut* », à savoir la fièvre de la lecture.

Dans l'article « Des révolutions dans les représentations de lectrices »³, Sandrine Aragon note que les représentations de la lectrice ont été marquées par deux grandes révolutions : une, littéraire – la révolution rousseauiste du début des années 1760, et une autre, historique – la Révolution française de la fin du XVIII^e siècle. Si au XVII^e siècle l'image de la lectrice souffre du primat de l'image de la « précieuse ridicule » sur la scène de la littérature consacrée aux femmes, on observe au XVIII^e siècle une véritable évolution du statut de la lectrice, qui s'émancipe de son rôle réducteur et devient une lectrice légitime et autonome, offrant même un modèle de lecture aux lecteurs de tous genres. La Révolution française a provoqué, cependant, un retour en arrière, puisque la période glorieuse des Lumières qui avait crédibilisé la femme lectrice prend fin, étant remplacée par une nouvelle ère de doutes. Les femmes perdent à nouveau leur légitimité sur la scène littéraire et sont réduites à un rôle domestique, l'activité de lecture ne gagnant pas les faveurs des hommes de leur entourage. Les personnages des lectrices deviennent ainsi les héroïnes tragiques des romans de la première moitié du XIX^e siècle, lorsque l'effort des femmes pour s'émanciper devient risible pour la gent masculine. L'image des lectrices naïves en proie à des lectures pernicieuses (les vierges folles) revient sur la scène littéraire, et leur représentation n'a probablement jamais été aussi forte qu'à travers le personnage d'Emma Bovary. La conclusion de Sandrine Aragon est révélatrice : les figures risibles qui illustraient les dangers de la lecture féminine au XVII^e siècle réapparaissent au XIX^e siècle dans un registre tragique, et les deux situations coïncident avec les deux vagues d'alphabétisation de la population féminine.

Cette dimension pernicieuse de la lecture (« la fièvre de la lecture ») est également reconnue par Guglielmo Cavallo et Roger Chartier⁴, qui y voient une conséquence de la lecture silencieuse. Cavallo et Chartier, pour leur part,

³ Sandrine Aragon, « Des révolutions dans les représentations de lectrices », *Dix-huitième siècle*, n° 36/2004, « Femmes des Lumières ».

⁴ Guglielmo Cavallo, Roger Chartier (sous la direction de), *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Seuil, coll. « L'univers historique », 1977.

identifient trois « révolutions de la lecture » à l'époque moderne : la première, indépendante de la révolution technique qui a bouleversé la production de l'objet livre au XV^e siècle, vise à remplacer le modèle monastique de l'écriture par le modèle scolastique de la lecture, ce qui transforme le livre en un outil de travail intellectuel et encourage, de ce fait, la lecture silencieuse ; la seconde révolution de la lecture, antérieure à l'industrialisation et à la fabrication du texte imprimé, est marquée par le passage de la lecture « intensive » (assimilée à la lecture des livres saints) à la lecture « extensive » ; enfin, la troisième révolution de la lecture est représentée par la transmission électronique des livres, une pratique qui modifie les notions de contexte et de matérialité des livres et annule toutes les distinctions passées entre rôles intellectuels et fonctions sociales.

Sans être forcément le signe d'une capacité supérieure, la lecture silencieuse permettait une véritable réflexion sur le sens du texte et une meilleure mémorisation de celui-ci, mais elle a aussi révolutionné les pratiques des lecteurs aux XIII^e et XIV^e siècles dans un sens négatif, car elle a favorisé le contournement de la sanction collective et l'émergence de nouvelles hérésies, ainsi que le retour à la littérature érotique pratiquée dans l'Antiquité. Plus tard, la même pratique solitaire de la lecture allait encourager la lecture des romans, dont le public principal sera constitué par les femmes. Entendue comme un processus durable, la différence entre lecture orale et lecture silencieuse peut être également considérée, selon Chartier, un indice permettant de mesurer les différences socioculturelles dans une société donnée. Partant, si la lecture à haute voix est assimilée à la lecture populaire, rurale, contribuant à cimenter les principes et les valeurs sociales et morales au sein de la communauté ou de la famille (« elle institue le règne de la vertu et de la piété »⁵), la lecture silencieuse est une lecture citadine, qui s'émancipe progressivement des impératifs religieux pratiqués dans le milieu populaire : il s'agit là de « deux images antithétiques de la lecture, maniées au XVIII^e siècle pour faire apparaître les oppositions entre ville et campagne, lettrés et paysans, frivoles et vertueux »⁶.

Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle en Allemagne et dans la première moitié du XIX^e siècle en Angleterre, une nouvelle transformation des pratiques de lecture s'opère également par le passage de la lecture intensive, dite « alphabétisation traditionnelle » (angl. *traditional literacy*), à la lecture extensive. La lecture intensive offrait à de nombreuses générations successives des références socioculturelles identiques et représentait le respect de l'objet livre, objet rare et sacré qui permettait d'accéder aux enseignements essentiels et façonnait les manières de penser et de parler de l'individu. La lecture extensive,

⁵ *Ibidem*, p. 101.

⁶ *Ibidem*, p. 102.

quant à elle, opère sur des textes variés, lus dans une relation intime avec le livre, silencieusement et individuellement. C'est également une lecture profane, puisque le lecteur s'émancipe des célébrations religieuses ou ecclésiastiques pour entretenir un rapport désinvolte avec le livre, devenu un objet commun et accessible. Considérée comme une pratique superficielle, la lecture extensive traduit un manque d'engagement de la part du lecteur, contrairement à la lecture intensive, où le texte devient efficace par une appropriation lente, prudente et répétée. Pour Chartier, l'opposition entre lecture intensive et lecture extensive doit être vue à la fois comme un indice de différenciation culturelle au sein d'une même société et comme une succession de pratiques qui finissent par se remplacer l'une l'autre.

La lecture extensive traduit donc le geste intime d'un sujet qui cherche, dans son rapport au livre, un véritable prétexte pour la connaissance de soi. L'acte de lecture déclenche, en effet, une prise de conscience soudaine de la vérité intérieure et incite le lecteur à trouver, hors de lui, les mots « à la hauteur de ses expériences personnelles » et les figurations lui permettant de mettre en scène, indirectement, son vécu et son histoire. En ce sens, l'acte de lecture acquiert des valences transpersonnelles évidentes et entraîne une connaissance de l'Autre « de l'intérieur » : « Lire, cela sert à découvrir, non pas par le raisonnement, mais par un décryptage inconscient, que ce qui nous hante, ce qui nous effraie, appartient à tous. »⁷.

I.2. Construction de soi par la lecture

Dans *Histoire de la sexualité III. Le souci de soi*, Foucault reconnaît également dans l'écriture et la lecture des « passions actives » qui permettent au sujet d'accéder à la connaissance de soi à travers l'examen de conscience qu'implique l'identification à des personnages fictifs à la moralité indéniable. Foucault donne l'exemple de Pline, qui se réfugie dans sa villa des Laurentes pour « prendre soin de lui » par la lecture, la méditation et l'écriture. Dans le même volume est cité le stoïcien Musonius Rufus, qui identifie, parmi les activités à valences autoréflexives, la lecture : elle permet à l'individu « d'être en tête à tête avec soi-même, de recueillir son passé, de placer sous ses yeux l'ensemble de sa vie écoulée, de se familiariser, par la lecture, avec les préceptes et les exemples dont [il] veut s'inspirer, et de retrouver, grâce à une vie dépouillée, les principes essentiels d'une conduite rationnelle »⁸. Dans *Technologies of the Self*, outre les lettres de Socrate, l'exemple le plus éloquent de l'importance de la lecture dans

⁷ Michèle Petit, *Lire le monde. Expériences de transmission culturelle aujourd'hui*, Paris, Belin, 2014, p. 54.

⁸ Musonius Rufus, *apud* Michel Foucault, *Histoire de la sexualité III. Le souci de soi*, Paris, Gallimard, 1984, p. 71.

l'examen de la conscience et de la construction de soi est peut-être celui de Marc-Aurèle qui, dans sa correspondance avec Fronton, évoque non seulement les soins de l'âme, mais aussi les soins du corps, puisque la culture de soi n'est pas tournée uniquement vers l'intérieur, l'excès physique se traduisant souvent par l'agitation de l'âme. Toutes ces interprétations du précepte grec *epimeleisthai sautou* (« prends soin de toi ») attestent que, par l'accès à soi et l'intellectualisation de la construction de soi, l'individu accède à l'état que Foucault identifie au *gaudium* et complète ce que le philosophe appelle « la conversion à soi » (*conversio ad se*) : « Celui qui a réussi à avoir accès à lui-même, pour lui-même, est un objet de plaisir. »⁹. La lecture silencieuse ou la lecture à voix haute relèvent, pour Foucault, du processus de *curatio corporis*, indispensable à la connaissance de soi. De plus, elles préparent la naissance et la manifestation du plaisir sexuel, un plaisir nécessaire, futile ou pernicieux qui peut être stimulé par la *phantasia*, par un ensemble d'images capables d'exciter les sens.

Dans son étude « Se retirer pour lire : variations sur l'expérience sociale de la solitude », Mariangela Roselli¹⁰ fait une nette distinction entre la lecture féminine – un état contemplatif qui implique un relâchement des liens sociaux et une posture corporelle relaxée – et la lecture masculine – une lecture attentive, engagée et engageante qui exige une posture corporelle digne, rigide, synonyme de maîtrise de soi – avant de conclure qu'il existe un lien indéniable entre la suspension de l'action corporelle féminine pendant la lecture et la naissance du désir sexuel. De plus, la lectrice se dissocie du monde environnant pour compléter l'acte de lecture intime et individuel, le manque d'occasions d'identification du sujet aux modèles du monde réel motivant son retrait, sa solitude. Cet isolement devient ainsi la source de l'autonomisation et de l'individualisation de l'acte de lecture, qui ne reste toutefois pas complètement séparé des structures sociales ou des modèles dominants, mais les intègre et les modifie. La solitude devient alors un prétexte à l'introspection et à l'accès à soi, notamment à travers la lecture des textes autobiographiques, qui incitent à la critique autoréflexive.

L'influence des écrits autobiographiques sur la consolidation de l'image de soi du lecteur ou la redécouverte, la reconstruction de soi est également attestée par Gérard Mauger et Claude F. Poliak dans « Les usages sociaux de la lecture »¹¹. Et cette tendance s'observe avec prédilection chez les femmes, étant souvent associée à un accident biographique ou à une rupture dans la trajectoire socioculturelle de l'individu. Il s'ensuit donc une reconstruction de soi par

⁹ M. Foucault, *Histoire...*, *op. cit.*, p. 91.

¹⁰ Mariangela Roselli, « Se retirer pour lire : variations sur l'expérience sociale de la solitude », *Sociologie et Sociétés*, n° 50(1)/2018, p. 67-90.

¹¹ Gérard Mauger et Claude F. Poliak, « Les usages sociaux de la lecture », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 123/1998.

l'imitation, l'émancipation ou le refus des modèles littéraires. Ainsi, l'acte de lecture acquiert une réelle utilité sociale et l'acte de lecture peut se transformer, lorsque le lecteur fait preuve d'une certaine responsabilité au moment de la lecture, en un geste de « salut » éthique ou culturel.

Devenue garante d'un rite de passage, une écriture à valeur documentaire importante dans le processus d'émancipation du sujet de ce que Jean Hébrard appelle « la bâtardise culturelle »¹², l'autobiographie est un type d'écriture qui, par son cadre chronologique rigoureux, s'offre au lecteur comme une véritable métaphore de l'autodidactisme et traduit le remodelage de l'horizon culturel de référence du sujet autoréflexif.

Mais comme le note Judith Butler, l'examen de soi ne peut s'accomplir en dehors de la structure « d'interpellation » de soi initiée par l'autre. La présence de l'altérité (l'Autre) est, en ce sens, une condition indispensable à l'émergence du sujet réflexif : « Je ne peux raconter mon autobiographie qu'à un autre, et l'on ne peut faire référence à un "je" qu'en relation à un "tu" : sans ce "tu", ma propre histoire devient impossible. »¹³.

Adjuvant à la « domestication » de l'altérité, la lecture valorise la faculté d'empathie du lecteur et présente également des valeurs thérapeutiques en renouvelant les représentations historiques. L'immersion dans la fiction suppose donc non seulement la connaissance de soi, mais aussi la « désidentification »¹⁴, le détachement de soi et des représentations subjectives de soi.

Convaincue que la lecture permet à l'individu de résister aux processus d'exclusion et de se créer une marge d'action par rapport aux déterminismes sociaux et familiaux, Michèle Petit propose une étude intéressante des effets transsubjectifs de la lecture dans la construction de soi. Ainsi, si dans les milieux populaires la lecture permet au lecteur de pallier le manque initial de « capital culturel légitime », lui donnant l'opportunité de se reconstruire, dans les familles éloignées de la culture de la lecture elle représente « un viatique pour se découvrir ou se construire, pour élaborer son intériorité, sa subjectivité »¹⁵. L'acte de lecture conduit donc à l'élaboration d'un véritable « montage identitaire », puisque le lecteur, par son accès au récit et à la fiction, peut réorganiser et exprimer le contenu de sa propre vie. Michèle Petit identifie, dans l'acte de lecture, deux versants complémentaires. Le premier est celui par lequel la lecture façonne le

¹² Jean Hébrard, « L'autodidaxie exemplaire. Comment Valentin Jamerey-Duval apprit-il à lire ? », Roger Chartier (sous la direction de), *Pratiques de la lecture*, à l'initiative d'Alain Paire, Payot & Rivages, [1985] 2003.

¹³ Judith Butler, *Le Récit de soi*, traduit de l'anglais par Bruno Ambroise et Valérie Aucouturier, Paris, PUF, 2007, p. 32.

¹⁴ M. Petit, *Lire le monde...*, *op. cit.*, p. 148.

¹⁵ Michèle Petit, *Éloge de la lecture. La construction de soi*, Paris, Belin, 2002, p. 7.

langage et le corps pour les dompter (on rappelle ici l'exemple d'Alberto Manguel qui associe la lecture à la peur), car « ceux qui lisent ne sont pas des pages blanches, sur lesquelles le texte s'imprimerait, ils ne sont pas pure passivité »¹⁶. La coopération active du lecteur est définie par Michèle Petit comme une « alchimie de réception », puisque le lecteur peut changer le sens d'une œuvre en l'interprétant selon ses propres valeurs et principes, l'agrémentant de ses propres désirs, craintes ou hésitations. Le second versant de la lecture est celui que Michel Picard évoquait également dans *La Lecture comme jeu*, à savoir le fait que la lecture peut introduire dans le quotidien le jeu, la créativité, une marge d'action par rapport à la loi du plus fort, sans la légitimer : « Aucune autorité ne peut contrôler totalement la façon dont un texte est lu, compris, interprété. »¹⁷. La lecture comme jeu est souvent assimilée au collage, à la fragmentation, car l'histoire du lecteur contient de nombreux fragments qu'il a choisis pour construire sa propre « maison », fragments qui ont donné lieu à des réinterprétations et à des transpositions ou associations insolites. En ce sens, la lecture devient un véritable « geste d'appropriation, de rapt »¹⁸, et conduit à la rêverie, étant un hybride, une greffe de l'activité fantasmatique du lecteur sur le produit de l'activité fantasmatique de l'auteur. Tout comme Picard, Petit place la lecture dans l'espace transitionnel imaginé par Winnicott et l'interprète comme un prolongement des expériences de la première phase de l'enfance où, à partir d'une situation d'intersubjectivité gratifiante, s'opère un indéniable transfert, à la base de la construction de soi de l'enfant. La lecture ramène ainsi l'individu à lui-même (« la lecture est une voix royale d'accès à une individuation »¹⁹), étant un acte propice à cimenter son intimité transgressive. L'identification à laquelle conduit la lecture est donc une forme d'appropriation, un geste actif à effet structurant évident : le sujet se construit et se différencie à travers une série d'identifications par lesquelles « il assimile un aspect, une propriété, un attribut de l'autre et se transforme, totalement ou partiellement, sur le modèle de celui-ci »²⁰.

La lecture extensive est donc assimilée à un jeu, qu'elle remplace ou complète. Dans *La Lecture comme jeu*²¹, Michel Picard soutient que la lecture comme activité libre et fictive est bien une forme de jeu – un jeu à la fois avec l'intrigue, les personnages ou le paratexte, et avec les diverses conventions qui régulent et conditionnent (ou non) l'acte de lecture. Pour Picard, le mot « lecture » renvoie à cinq acceptions différentes : la lecture comme déchiffrement, la lecture

¹⁶ *Ibidem*, p. 16.

¹⁷ *Ibidem*, p. 17.

¹⁸ *Ibidem*, p. 20.

¹⁹ *Ibidem*, p. 83.

²⁰ Jean Laplace et Jean-Bertrand Pontalis, *apud* M. Petit, *Éloge...*, *op. cit.*, p. 48.

²¹ Michel Picard, *La Lecture comme jeu*, Paris, Éditions de Minuit, 1986.

d'information ou la lecture pragmatique, la lecture d'évasion ou de divertissement, la lecture professionnelle du critique et la lecture perçue comme art. Picard estime que la lecture, vue comme une activité fictive et indépendante, peut remplacer toutes les autres activités considérées par les adultes ou même par les enfants comme des jeux (jeux de cartes, jeu d'échecs, mots croisés, jardinage...). L'hypothèse d'un lien étroit entre le jeu et la lecture implique d'abord l'apprentissage technique de la lecture sous ses deux formes : la maîtrise « socio-idéologico-linguistico-mentale » du déchiffrement des signes écrits et la maîtrise des protocoles et des codes réglementant la relation à l'illusion. On peut ainsi identifier six caractéristiques communes entre la lecture et le jeu dans l'étude de Picard : l'« absorption » du lecteur ou du joueur dans l'univers fictionnel du jeu/de la lecture ; la lecture et le jeu en tant qu'activités (physiques et mentales) impliquant la collaboration active du joueur/lecteur ; le caractère imprévisible de l'activité ludique (celle-ci est perçue comme une aventure ; le désir de lire et la *logophagie* sont cités ici) ; l'action libre de l'individu (il ne supporte pas le jeu ou la lecture, mais les produit, passe de la solitude et de l'imaginaire au symbolique ; une fragile liberté du sujet est cependant reconnue puisque le jeu et la lecture renvoient à son histoire personnelle) ; la « projection » (exorciser le mal par l'identification et la catharsis ; le but de l'activité ludique est de « réparer » le sujet) ; la « sublimation » (le jeu et la lecture sont liés à l'imitation ; là encore, l'identification intervient dans l'activité ludique). Ainsi la lecture et le jeu supposent-ils un dédoublement de l'individu : « sujet jouant et sujet joué [...] un *liseur* et un *lu* »²², auquel s'ajoute, chemin faisant, une troisième instance, le *lectant*. Si le *liseur* est connecté à une réalité extérieure qu'il reconnaît, le *lu* adopte une attitude passive étant l'expression de l'abandon, des pulsions plus ou moins sublimées, des fantasmes, des identifications et du plaisir, alors que le *lisant* représente la posture critique d'un lecteur activant le bagage socio-idéologico-linguistico-culturel qui structure notre système d'interprétation et permet une compréhension profonde des œuvres. En ce sens, si la compétence de *lectant* du sujet s'atrophie, il ne distingue plus l'illusion référentielle et devient la proie de la fiction. Cette attitude déviante le transforme en ce que Caillois appelait « un aliéné » et Riffaterre « un anti-lecteur ».

La théorie de Picard part de la définition du jeu proposée, entre autres, par Roger Caillois et de la distinction qu'il fait entre *ilinx* et *mimicry*²³. Pour Caillois, le jeu est une activité 1) gratuite (un divertissement sans aucune obligation), 2) séparée (limitée dans le temps et dans l'espace par des règles pré-fixées), 3) imprévisible (« incertaine » – son déroulement et son issue sont pleins de

²² *Ibidem*, p. 112.

²³ Roger Caillois, *Les Jeux et les hommes. Le masque et le vertige*, [1967] Paris, Gallimard, 2021.

mystère), 4) improductive (le jeu ne crée ni biens, ni richesses matérielles, le joueur se retrouvant, au final, dans une situation identique à la situation initiale), 5) réglée (soumise aux conventions qui suspendent les lois ordinaires et établissent une nouvelle législation), 6) fictive (le joueur est conscient de la deuxième réalité – ou irréalité – à laquelle il est confronté).

À travers des jeux de type *mimicry*, le sujet croit et fait semblant d'être un autre, se déguise et transfigure temporairement sa personnalité, tandis qu'à travers l'*ilinx* il tente d'atteindre une forme d'épanouissement par une forme de transe, de destruction de l'ordre, de la stabilité et de l'équilibre initiaux. Dans le chapitre consacré à la corruption du jeu, Caillois insiste sur le danger des jeux de type *mimicry*, où le simulacre n'est plus perçu comme tel, et le déguisé croit à la réalité du rôle qu'il joue et du masque qu'il arbore. Il ne prétend plus être quelqu'un d'autre, mais est convaincu qu'il est devenu quelqu'un d'autre. En ce sens, il y a perte de l'identité profonde du sujet, ce qui est « le châtement de celui qui ne sait pas arrêter au jeu le goût qu'il a d'emprunter une personnalité étrangère »²⁴. Caillois appelle cette déviation « aliénation », une attitude par laquelle le sujet recourt à une seconde personnalité chimérique, incompatible avec la vraie, qui le dépossède de lui-même. Par conséquent, une duplication du sujet est réalisée par le simulacre, par la *mimicry*. Ce dédoublement est, pour Michel Picard, synonyme d'une forme d'identification admirative à un sujet fictif, situation qui conduit à une déconnexion ontologique et fondamentale de la réalité (comme dans le cas d'Emma Bovary). Tans les études de Caillois que celles de Picard confirment le fait que la lecture se présente, la plupart du temps, comme une forme de jeu qui implique à la fois la formation et la (re)construction de soi, ainsi que son intégration dans la société, donc l'adaptation à une forme de civilisation qui prend naissance et s'organise par le jeu.

II. Étude de cas : Annie Ernaux et Simona Popescu

Aucune autobiographie féminine de la littérature de l'extrême-contemporain ne rend compte, peut-être, avec autant d'objectivité et de rigueur des conditions de l'activité de lecture qu'*Exuvies*. Le volume de Simona Popescu est parsemé – à chaque page ! – d'innombrables références à des postures, des conséquences, des idéaux de lecture. Ce qui reste particulièrement intéressant dans l'approche de la « faune livresque » de Simona Popescu, ce n'est pas seulement l'imbrication du récit homodiégétique à la première personne avec un récit sensoriel à la deuxième personne, ou le jonglage avec les différentes « couches » qui construisent le moi multiple de la narratrice (ce qui fait de ce texte un texte unique), mais surtout la (re)sacralisation de l'acte de lecture par la légitimation des volumes non

²⁴ *Ibidem*, p. 111.

canoniques et non représentatifs, en général, pour l'activité de lecture. Ainsi, en plus de la lecture pratiquée par d'autres enfants ou jeunes femmes de son âge, Simona lit avec passion des livres et des atlas spécialisés dans la faune et la flore du monde, mais aussi des livres de cuisine dont les « personnages » deviennent ses véritables *alter-egos*. L'identification admirative de la jeune lectrice ne se fait donc pas seulement avec les êtres humains, mais aussi avec les objets, les « êtres » végétaux, les animaux, animés ou non, des entités qui encouragent et complètent le processus de réconciliation de soi avec les multiples « couches » et avatars qui le construisent. Parce que la lecture est, pour Simona Popescu, un véritable prétexte pour retrouver et reconstruire le « moi originel » : « Aujourd'hui, seulement une certaine musique, parfois, ou un livre qui donne le vertige arrivent encore à réconcilier toutes les "foules" qui te composent, à les relier, à les faire revenir, doucement, dans ton corps présent, consubstantiel avec elles. »²⁵.

La lecture pose ainsi un véritable problème identitaire : elle suppose une vacillation identitaire comme condition *sine qua non* d'entrée dans la lecture, donc une forme d'abandon pour accéder à un état de libération et se perdre dans la lecture. Libération *de* quelque chose et libération *pour* quelque chose, comme le remarque Jauss²⁶. Par cette expérience cathartique, la lecture permet au lecteur de se perdre et de retrouver son chemin, car, comme le dit Jean-François Dortier, « se saisir d'un roman, c'est prendre rendez-vous avec soi »²⁷. Dans le texte de Simona Popescu, *Exuvies*, l'activité ludique d'une jeune lectrice, d'une « simone » engagée dans une permanente recherche de l'unicité de soi, semble accomplir ce que Foucault appelle, dans *Le Souci de soi*, « la conversion à soi »²⁸ (*conversio ad se*) : « [Les livres] sont mon lien avec moi, mon lien avec ce que j'ai été et ce que je serai, lien de vie et de mort. »²⁹, « Je me cherche dans les livres. »³⁰, « J'ai lu un tas de livres pour comprendre ce qui se passe en moi. »³¹. Enfant, adolescente ou adulte, la narratrice d'*Exuvies* dévore les livres avec impatience, dans le but unique d'exploiter et de savourer la multiplicité des sujets qui construisent son « moi » : le titre du livre de Simona Popescu dévoile son expérience, puisque les « exuvies » sont les enveloppes que le corps animal a quittées lors de la mue ou de

²⁵ Simona Popescu, *Exuvies*, traduit du roumain par Sebastian Reichmann, Paris, Non Lieu, 2016, p. 11.

²⁶ Hans Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, traduit de l'allemand par Claude Maillard, préface de Jean Starobinski, Paris, Gallimard, 2001, p. 384.

²⁷ Jean-François Dortier, « La littérature, fenêtre sur le monde », *Sciences Humaines*, août-septembre 2010, p. 37.

²⁸ Pour Foucault, « conversion à soi » est synonyme de (re)possession de soi : « je suis à moi, je m'appartiens. »

²⁹ S. Popescu, *Exuvies*, *op. cit.*, p. 67-68.

³⁰ *Ibidem*, p. 63.

³¹ *Ibidem*, p. 16.

la métamorphose et qui laissent place à une nouvelle cuticule. Mais Simona refuse d'abandonner ses anciennes hypostases, elle les collectionne, les superpose dans un présent qui, dans une sorte de synchronie permanente, fait coïncider toutes les étapes précédentes de son évolution : « Oh, non, je n'est pas un autre, comme on l'a dit et répété par la suite [...]. Mon „moi” est une coprésence de “moi”, un multiple de “moi”. »³², « Je suis une nuée d'êtres [...]. Je ne suis maintenant qu'un carrefour. »³³, affirme Simona. La multiplication des avatars coïncide, dans *Exuvies*, avec une multiplication des situations et des modes de lecture. Par l'accès à soi et l'intellectualisation de la construction de soi, la narratrice d'*Exuvies* atteint donc l'état que Foucault appelle *gaudium*.

Il existe d'innombrables types de lectures inventoriées par la narratrice : lecture sensorielle, lecture d'auto-réconciliation, lecture fondatrice, lecture-jeu, lecture labyrinthe, livre du désir, livre pouvoir, livre arme, rêverie, *logophagie*, lecture de culpabilité, lecture vampirique, lecture kangourou, relecture, la lecture vertige, la folie de la lecture... Et les postures que la jeune Simona adopte sont elles aussi légion dans *Exuvies* ; nombre d'entre elles sont répertoriées par Fritz Nies dans *Imagerie de la lecture*³⁴, tandis que d'autres restent originales et curieuses, comme tout le texte de Simona Popescu : la lecture se fait au lit, dans la chambre, sur l'armoire, sous la table, par terre, dans le grenier, dehors, sur un banc, dans une balançoire, dans le jardin, dans la forêt, à la mer, dans la foule, dans les salles d'attente, à la gare, dans le bus, en classe, pendant la récréation, dans une file d'attente, dans le train, allongée sur le dos, sur le ventre, assise à la turque ou en tailleur, perchée dans les arbres, dans le fauteuil coquille, dans les bibliothèques des autres... Ce qui est particulièrement surprenant, c'est le fait que, bien que la nature de la lecture reste la plus innocente possible, puisque la lectrice est très souvent une enfant, la lecture se fait, dans la plupart des cas, en cachette : « J'avais besoin, pour lire avec volupté, de m'imaginer que je me cachais et que personne ne pourrait me trouver. »³⁵. La culpabilité de l'acte de lecture ronge constamment la lectrice, puisqu'elle démissionne impunément de son rôle d'aide domestique pour s'abandonner au plaisir de la lecture :

Bien qu'il m'en coûte de l'avouer, la lecture s'apparentait à un prétexte pour me cacher et ne rien faire. Pour échapper aux tâches domestiques, les courses, la vaisselle et les autres. En lisant, j'éprouvais souvent de la culpabilité. Était-ce justifié ? La lecture n'était-elle qu'un alibi pour la paresse ? Une ruse ? Le

³² *Ibidem*, p. 14.

³³ *Ibidem*, p. 16.

³⁴ Fritz Nies, *Imagerie de la lecture. Exploration d'un patrimoine millénaire de l'Occident*, traduit de l'allemand par Jacques Grange, Paris, PUF, 1995.

³⁵ S. Popescu, *Exuvies*, *op. cit.*, p. 57.

comportement normal d'une personne manquant de force physique ? De l'agoraphobie ? La forme la plus excusable d'autisme ? Un emballage luxueux pour [...] la "fainéantise" ?³⁶

La lecture devient, pour la jeune narratrice, une drogue, et l'isole du reste du monde, alimentant une véritable agoraphobie que ses parents guériront, en partie, de force : « Je lis jusqu'au tournis, j'ai le vertige, je me désoriente volontairement [...]. Les yeux me piquaient, je cachais un œil avec ma main, je lisais avec l'autre, puis inversement. »³⁷, « C'était désormais ma seule occupation, je négligeais tout le reste [...]. J'avais délaissé famille et amis. J'en sortais exsangue, mortifiée, je ne savais plus parler, je fuguais, tout contact humain m'horripilait et, pire encore, me mettait hors de moi. J'oubliais l'amitié, j'ignorais tout de l'amour. »³⁸. La frénésie de la lecture conduit également à la myopie, à l'inadaptation sociale, à l'exclusion et à l'isolement, mais elle ne prive jamais la lectrice du sentiment de supériorité conféré par le simple fait de lire : « je crois aussi qu'elle avait peur de moi, de mon pouvoir [...], quand je restais impassible en passant devant leurs jeux infantiles et que je m'asseyais sur un banc, un livre à la main, les regardant avec un mépris souverain »³⁹. Dans ce contexte, la lecture remplace l'activité ludique pratiquée par d'autres enfants et devient elle-même, comme le note Picard, une forme de jeu. Mais si cette activité s'avère gratuite (un divertissement sans aucune obligation), séparée (limitée dans le temps et dans l'espace par des règles préétablies), imprévisible et improductive, elle ne respecte pas pour autant l'impératif fictionnel, puisque le joueur (la lectrice) devient la proie de l'illusion référentielle, et sa capacité de *lectant* s'atrophie :

Je prenais, au hasard, des livres dans la bibliothèque assez hétéroclite de mes parents. Je ne lisais que des fragments, jamais je ne commençais par le début. Des fragments de romans, des matrices de dialogues que je parcourais en diagonale, je sautais toujours les descriptions de paysages vus d'avion. Le premier roman que j'ai réussi à lire en entier a été un policier, avec des criminels et des détectives. Mais je ne l'ai pas abordé comme une œuvre de fiction. J'étais persuadée que tout ce qui était écrit là s'était vraiment passé.⁴⁰

Le piège de la fiction qui se referme sur la narratrice d'*Exuvies* provoque non seulement une altération de soi, une aliénation (comme l'affirme Caillois), mais même une annulation ontologique de soi, une amputation partielle de la

³⁶ *Ibidem*, p. 58.

³⁷ *Ibidem*, p. 63.

³⁸ *Ibidem*, p. 64.

³⁹ *Ibidem*, p. 187.

⁴⁰ *Ibidem*, p. 53.

subjectivité première de l'individu : « Il ne restait plus rien de moi, de toute façon. Monstre sans intériorité, avec un fonctionnement absurde, paralysé, paralysant les phrases d'un autre, sangsue de fictions. »⁴¹, « Je m'étais bibliophagisée. J'avais ingurgité des morceaux entiers de livres, un hachis de livres. Je m'étais fait parasiter. Dans quelle mesure pouvais-je encore différencier les réflexes parasitaires des miens ? »⁴². Le moi se confond donc avec un autre, les différentes couches qui le composent ne se distinguent plus dans cette intériorité-altérité aliénée. Et la peur devant cette errance ontologique, devant cet effacement progressif de la capacité autoréflexive de l'individu provoque, chez Simona Popescu, l'éveil, le retour à soi : « L'effroi que j'éprouvai fut si profond que, pour la première fois depuis très longtemps, je me suis souvenue de moi. »⁴³.

Un phénomène similaire se produit souvent avec la protagoniste des *Armoires vides* d'Annie Ernaux, où ce dédoublement, cette aliénation de l'individu est voulue et poursuivie. De plus, elle traduit l'intention du personnage de se dissocier de la réalité contraignante à laquelle il est réduit pour se déplacer dans l'espace social et accéder à une réalité supérieure. Cette « entreprise de grandissement et/ou de restauration de soi »⁴⁴ se manifeste, selon Gérard Mauger, par l'effacement du stigmate des origines (et l'invention d'une nouvelle généalogie), la réhabilitation populiste des origines (qui permet de dépasser la souffrance liée à la rupture sociale) ou la schizophrénie sociale (le personnage recourt à un jeu de dédoublement, exprime une personnalité clivée, divisée qui oscille entre deux mondes). Dans *Les Armoires vides*, Denise Lesur vit son enfance et son adolescence entourée de livres et se façonne ainsi non seulement d'autres parents, une famille modèle semblable à celles des romans qu'elle lit, mais aussi une nouvelle identité, une nouvelle vie qui l'amène peu à peu à se désolidariser du milieu populaire dont elle fait partie et qu'elle n'arrive pas à assimiler. La frontière entre la fiction et la réalité devient, pour Denise, extrêmement souple, voire transparente, car les héroïnes des romans qu'elle lit peuplent souvent son quotidien : « la pauvre Cosette se jette sur le délicieux pâté, chauffe ses pieds gelés à la cuisinière, ce sont de braves gens qui l'ont accueillie, les Lesur, qui la considèrent comme leur propre fille »⁴⁵. La tendance de la narratrice à s'identifier naturellement aux héroïnes malheureuses traduit ainsi l'inquiétude et le malaise qu'elle ressent dans le milieu populaire. Le comportement de Denise Lesur, fortement marqué par une sorte de bovarysme indépendant de

⁴¹ *Ibidem*, p. 64.

⁴² *Idem*.

⁴³ *Ibidem*, p. 65.

⁴⁴ Gérard Mauger, « Les autobiographies littéraires. Objets et outils de recherche sur les milieux populaires », *Politix*, Vol. 7, n° 27/1994.

⁴⁵ Annie Ernaux, *Les Armoires vides*, dans *Écrire la vie*, Paris, Gallimard, 2011, p. 148.

l'âge, s'apprend et se corrige par la lecture. Mais avant d'accéder à une forme de responsabilité culturelle, Denise Lesur tombe elle aussi dans le piège de l'illusion référentielle et annule momentanément sa propre subjectivité, à l'instar de Simona : « ...immense défilé de filles que je dépouille de leurs véritables aventures pour les faire entrer en moi, dans ma maison, et m'éloigner moi aussi »⁴⁶. Mais la lecture n'est pas seulement source de plaisir et de liberté pour la narratrice, mais aussi de désillusion et de déception, car la réalité est souvent décevante et ne correspond pas tout à fait à l'image créée lors de la lecture.

Dans *Ce qu'ils disent ou rien*, la lecture est encore une fois un élément déclencheur du désir de transgresser l'environnement social, mais aussi un facteur qui conduit à l'intellectualisation de la division sociale. La jeune Annie fréquente divers types de littérature – de *l'Étranger* de Camus aux romans de poche ou aux magazines lus par sa mère – qui lui permettent de se forger une nouvelle identité et de se détacher de la réalité qui l'opprime et la dégoûte. La lecture conduit, en effet, à une prise de conscience des limites socio-politiques qui s'imposent dans le milieu populaire. Lecture d'évasion, donc de divertissement, lecture à fort caractère dogmatique ou pédagogique, lecture favorisant « l'éveil sexuel » du sujet féminin ou lecture d'initiation, toutes permettent la critique autoréflexive de l'adolescente Annie et débouchent sur une nouvelle forme de responsabilité culturelle et sociale. Cela engendre un véritable complexe de supériorité qui déclenche le besoin impératif de transgresser son environnement : « Autre. Infiniment supérieur. Ces livres en sont le signe infaillible [...] La littérature pour flotter au-dessus du monde, les emmerder. La vraie supériorité. »⁴⁷. En ce sens, la lecture est salvatrice non seulement par sa potentialité fictionnelle, mais surtout par l'ensemble des possibilités d'identification qu'elle propose.

Dans *Le vrai lieu*, Annie Ernaux souligne également les dimensions sotériologique, transsubjective et transpersonnelle de l'écriture et de la lecture, dont la finalité n'est pas seulement de parfaire l'expérience de soi, mais en égale mesure celle de toute l'humanité. Dans *L'Atelier noir*, l'écrivaine avoue sa volonté de construire un « moi palimpseste » qui résumerait les expériences diégétiques découvertes à travers la lecture, afin de proposer au lecteur une « autobiographie totale » qui capterait « l'intériorité sociale », donc un projet total dans lequel « le moi » ne serait qu'une simple couche d'un récit social englobant. Toujours dans *L'Atelier noir*, outre les innombrables sources littéraires et artistiques évoquées par Annie Ernaux dans son « journal de relecture », la révélation d'une véritable anti-matière de l'écriture est d'une importance primordiale pour son effort autoréflexif. En effet, Annie Ernaux cite non

⁴⁶ *Ibidem*, p. 149.

⁴⁷ *Ibidem*, p. 193-194, où la narratrice fait un constat similaire.

seulement les titres qui ont eu une valeur formatrice dans son propre processus de création, mais aussi ceux qu'elle a consultés dans le seul but de mieux les éviter. La connaissance de soi est synonyme, pour Annie Ernaux, de la découverte de lectures anti-modèles qui permettent l'émergence véritable du sujet ernaussien. Dis-moi ce que tu n'aimes pas lire pour que je te dise qui tu es. L'errance ontologique évoquée dans *Les Armoires vides*, par exemple, semble désormais impossible, puisque l'accès à soi se fait selon une approche intime et hyperlucide qui prévient toute forme d'aliénation.

Dans un important article consacré à l'étude de la lecture⁴⁸, Michel de Certeau propose une nouvelle acception du terme « assimilation » culturelle ou littéraire et nie la dimension passive du lecteur face au texte. Pour de Certeau, l'assimilation ne doit pas être définie comme une prétention à « devenir semblable à », mais plutôt comme une intention de « faire en sorte que l'autre nous ressemble », donc une forme d'appropriation ou de réappropriation. En ce sens, toute lecture change le sujet, puisque toute littérature se distingue d'une autre non pas par la nature du texte, mais par la manière dont celui-ci est lu : « Si donc "le livre est un effet (une construction) du lecteur", on doit envisager l'opération de ce dernier comme une sorte de *lectio*, production propre au "lecteur". »⁴⁹. Mais le lecteur ne se substitue pas à l'auteur, il n'assume pas non plus un nouveau rôle d'auteur, mais invente à l'intérieur du texte autre chose que « l'intention » initiale du texte. En d'autres termes, le lecteur détache le texte de son origine, combine ses fragments pour créer de nouveaux espaces de sens. Tout texte est modifié donc par l'accès à son lectorat et devient ainsi une véritable arme culturelle, « une chasse gardée ». Pour Martine Poulain également, ce qui sépare les lecteurs les uns des autres n'est pas tant l'objet de la lecture que leur manière de s'approprier les textes et d'exprimer les traces laissées par ceux-ci, donc la manifestation de ce dont ils se souviennent ou de ce qu'ils oublient après lecture : « La lecture, pourrait-on dire, n'existe pas. Mais des lectures. Mais des rencontres toujours instables, toujours différentes, entre des textes, des lecteurs et des situations de lecture. »⁵⁰.

Les narratrices d'*Exuvies* ou des *Armoires vides* changent elles aussi très souvent l'intention des textes qu'elles parcourent et transforment, en ce sens, la fictionnalité en une véritable référentialité. L'acte de lecture devient ainsi un acte performatif, dont la finalité est le recodage de la subjectivité, sa reconstruction par la récupération de différentes situations de lecture pouvant conduire à l'achèvement de ce « moi palimpseste » dont parle Annie Ernaux. Cette reconstruction n'est pas

⁴⁸ Michel de Certeau, « Lire : un braconnage », *L'Invention du quotidien. I. Arts de faire*, nouvelle édition établie et présentée par Luce Giard, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1990.

⁴⁹ *Ibidem*, p. 245.

⁵⁰ Martine Poulain (sous la direction de), *Pour une sociologie de la lecture. Lectures et lecteurs dans la France contemporaine*, Éditions du Cercle de la Librairie, coll. « Bibliothèques », Paris, 1988, p. 9.

sédentaire, puisque la lecture implique, la plupart du temps, un véritable exercice d'ubiquité. Loin d'être des écrivains ou des fondateurs de leur propre lieu, les lecteurs sont donc des voyageurs, des braconniers qui errent, comme des nomades, à travers les espaces créés par les autres (en l'occurrence, par les auteurs des textes). Et ces espaces fréquentés par les lecteurs sont, en fait, une métaphore, une répétition du paradis perdu. La place du lecteur n'est donc ni ici, ni là-bas, ni à l'intérieur, ni à l'extérieur. Le lecteur associe les textes qu'il s'approprie en tant qu'hôte, mais pas en tant que propriétaire⁵¹, ce qui explique d'ailleurs le caractère volatil des identités créées à la suite des lectures, ainsi que la multiplication des avatars, des couches qui finissent par composer le moi du lecteur : « en trouvant [dans les livres] un fil protecteur pour tisser, sans en être consciente, de manière désordonnée, "quelque chose" autour de moi, future "exuvie" »⁵² ; « à l'école, je suis Jane Eyre, haïe de Mr. Blackhurst l'aumônier, à midi, Oliver Twist devant son assiette de gruau, au dépôt de charité »⁵³.

Mais l'appropriation d'un texte ne dépend pas seulement de la contribution fantasmagique que le lecteur apporte à la construction de nouveaux sens, mais aussi des postures de lecture qu'il adopte. Celles-ci traduisent à la fois sa disponibilité face à l'univers fantasmagique créé et la mise en scène d'un nouvel univers connexe, qui complète et parfait l'acte de lecture. Jean Marie Goulemot définit le lecteur dans son rapport au texte comme « une physiologie, une histoire et une bibliothèque » : « Nous sommes un corps lisant qui fatigue ou qui somnole, qui baille, éprouve des douleurs, des picotements, souffre de crampes. »⁵⁴, un corps auquel s'imposent trop souvent des attitudes de lecture préexistantes, même si elles participent à la construction du sens d'un texte : « Nous nous plions, quoi qu'on en ait, à des modèles, à une typologie des actes de lecture que véhiculent toutes les formes de l'iconographie publique et l'institution scolaire. »⁵⁵. De plus, le texte compris comme un genre impose lui aussi une posture de lecture spécifique et incite au choix d'un lieu de lecture particulier : « La lecture, c'est donc une stratégie de l'affrontement et de la manipulation [...] [permettant] une émergence de l'enfoui. »⁵⁶. Mais le corps lisant est à la fois libre et soumis à des contraintes, puisqu'il manifeste sa singularité, sa liberté par l'acte de lecture, tout en restant soumis à certaines attitudes, modèles et types de déterminismes biologiques et à un dispositif propre au genre auquel le texte appartient. Toute lecture est donc une lecture comparative, et toute histoire personnelle fait partie

⁵¹ M. de Certeau, « Lire... », art. cit.

⁵² S. Popescu, *Exuvies*, op. cit., p. 59.

⁵³ A. Ernaux, *Les Armoires vides*, op. cit., p. 149.

⁵⁴ Jean Marie Goulemot, « De la lecture comme production de sens », R. Chartier (dir.), *Pratiques de lecture*, op. cit., p. 121.

⁵⁵ *Ibidem*, p. 122.

⁵⁶ *Ibidem*, p. 131.

d'un récit culturel général. La narratrice d'*Exuvies* manifeste avec ferveur cette liberté du geste de lecture, geste qui devient en quelque sorte un élément identitaire et traduit non seulement le degré d'appropriation du texte, mais aussi le degré de fictionnalisation de la réalité : « Je lisais du matin au soir, avec le corps et le cerveau en même temps. Je lisais couchée sur le ventre, penchée au-dessus des pages, jusqu'à ce que je devienne raide. Je lisais avec les jambes repliées jusqu'à ce que je les sentisse froides, enflées, engourdis [...]. Je lisais sur le dos, avec le livre au-dessus de moi et les bras endoloris. »⁵⁷ ; « Parfois, je montais sur l'armoire. [...] Là, en hauteur, tout était plus sérieux, plus lent, plus lumineux. »⁵⁸. Cette frénésie de la lecture atteint son paroxysme par la *logophagie*. Le livre acquiert ainsi une réelle matérialité et nourrit non seulement l'esprit, mais aussi le corps : « "L'homme est ce qu'il mange", lisais-je. J'avais mangé des livres, voilà ce que j'avais fait, j'étais bibliophage, j'étais empoisonnée, putréfiée. Le cerveau paralysé. »⁵⁹. L'appropriation est, ici, totale, mais aussi néfaste, tant la subjectivité de l'individu se noie sous la vague fantasmatique. Mais, comme nous l'avons vu plus haut, l'éveil est imminent, car le moi finit par se retrouver suite à ce traumatisme de l'aliénation.

La lecture est en effet un refuge, un territoire inconnu que le lecteur découvre peu à peu et s'approprie progressivement. De plus, le « lecteur » est un rôle ; la lecture, une relation. La multiplication des postures devant le texte traduit donc la multiplication des relations qui lient le lecteur au livre et, implicitement, les rôles qu'il remplit dans le projet générateur de l'œuvre. En effet, lors de la lecture s'opère une médiation entre le lecteur et une réalité qui cesse de lui être familière. Comme nous l'avons vu dans le cas des textes analysés, nous assistons à un dédoublement du lecteur, à une dépossession de soi, à une sorte de désidentification de soi afin d'accéder à une réalité supérieure, idéalisée. Bien sûr, cela n'est possible que grâce à la disponibilité du lecteur, disponibilité à l'abandon, à l'exil, allant jusqu'au refus de la condition ontologique elle-même : « Il m'a semblé que j'étais moi-même ce quelque chose dont on parlait dans le livre : une église, un quatuor, la rivalité entre François I^{er} et Charles Quint. »⁶⁰, écrit Proust dans *Du côté de chez Swann*. Mais cette dépossession est temporaire et a pour véritable objectif final une reprise de soi, une (re)conversion à soi, donc le retour à un état de « félicité » semblable à celui du paradis originel. L'exil du lecteur n'est en réalité qu'un prétexte à un retour à soi, donc un jeu de masques dont le but n'est pas d'annuler sa subjectivité mais de la reconstruire. Par le territoire que la lecture ouvre au sujet et par le potentiel d'identification qu'elle propose, l'errance définitive du lecteur nous semble, désormais, impossible.

⁵⁷ S. Popescu, *Exuvies*, op. cit., p. 58.

⁵⁸ *Ibidem*, p. 57.

⁵⁹ *Ibidem*, p. 65.

⁶⁰ Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 1999, p. 13.